

Le Journal de Jean Lambert

(Extraits, suite ¹)

19 novembre [1947], Olten, 10 heures.

Surprise de trouver la neige. C'est déjà l'hiver, que je préfère d'ailleurs à l'automne parisien « *trempe de boue* ». Si je bifurquais ici vers Neuchâtel, j'y trouverais Gide, dont Richard Heyd me disait tout à l'heure qu'il s'était remis au travail, encore incertain de ses projets (il se sent le cœur un peu faible) — et Nicolas, qui attend, pour rejoindre Ascona, que la mère de sa nurse soit morte... J'aimerais bien le voir sans trop tarder.

Hier soir, avant mon départ, la Petite Dame m'a montré ses trésors : un carnet de Laforgue, un catalogue d'exposition annoté par lui et des manuscrits datant de son séjour à Berlin, un exemplaire du premier *Corydon* annoté par Gide, le manuscrit de *Philoctète*, un des trois grands registres des *Caves* et les cinq cahiers bleus des *Nourritures*. Je trouve très émouvant de lire, d'une écriture déjà « ancienne », des phrases qu'on sait par cœur.

1. Voir les nos 148 à 153 du BAAG.

Ascona, 21.

Admirables journées. Ici, on ne sait plus si c'est le début de l'automne ou du printemps. Je travaille près de la fenêtre grande ouverte ; me remets au « lever de rideau » et à la traduction de *Fiorenza*.

25 novembre.

En lisant à C. ce qui existe du lever de rideau, je m'aperçois qu'il admet — qu'il appelle presque — une fin dramatique : la mort de Zoë. Peut-être, tout au plus, la ferai-je se sauver. Ce qu'il y a de difficile au théâtre, c'est qu'un mot peut suffire à faire s'engager l'action dans une direction toute nouvelle ; on est entraîné, le dialogue aussitôt vous emporte.

L'absence de Nicolas nous donne l'impression curieuse de son indépendance par rapport à nous ; il mène sa petite vie de son côté ; c'est comme si, déjà, il nous échappait. Je trouve un peu cruel que sa venue ici dépende de la mort d'une vieille femme.

28 novembre.

Depuis cette nuit, il neige. Le petit chêne, devant la maison, qui étincelait de son feuillage doré, ces derniers jours, sur le bleu du ciel et du lac, aujourd'hui noir et blanc, laisse pendre ses feuilles éteintes. L'hiver vient tôt (relativement) cette année. Je pense à la Corse.

La nurse envoie de très bonnes nouvelles de Nicolas, qu'elle trouve beau et « avancé ». Son grand-père propose de venir ici. Élisabeth est repartie hier.

3 décembre.

J'achève aujourd'hui de traduire *Fiorenza* et d'écrire le *Divertissement*. De même, en décembre 38, j'ai écrit et terminé parallèlement le diplôme (dont *Fiorenza* est une survivance, puisque j'ai étudié cette pièce pour la même occasion) et *La Fugue*, dont le *Divertissement* est assez proche.

Temps à nouveau splendide. Neige sur les pentes et ciel bleu. Nous recevons ce matin les deux premiers volumes du *Théâtre* de Gide ; mais toujours pas Nicolas.

6 décembre.

Saint Nicolas — et Nicolas n'est pas là. Sa nurse nous le promet pour la semaine prochaine. Je n'imagine même plus quelle tête il peut avoir ; il y a cinq semaines que je ne l'ai vu.

Dimanche 14.

Jacqueline Heyd (qui vient d'être opérée à la suite d'une fausse couche), nous téléphonant ce matin, se décide à nous dire ce qu'on nous cachait : que Nicolas a une otite, que c'est la raison pour laquelle sa nurse ne peut nous l'amener encore. Je rage en voyant le magnifique soleil d'ici. Le climat de Neuchâtel en hiver est désastreux. Je suis certain qu'ici il n'aurait rien attrapé.

Lundi 15.

Nicolas va mieux. Son grand-père me dit hier au téléphone et écrit ce matin à C. qu'il est allé le voir et l'a trouvé ravissant. Mais nous ne l'aurons pas avant huit jours. Notre impatience fait place à la résignation.

Vendredi 19.

De nouveau seul ici. C. est partie pour Neuchâtel, pour en ramener Nicolas. Nous avons fini par décommander la nurse ; Gide a mené une enquête sur elle et on a fini par lui dire qu'elle buvait.

Samedi.

C., au téléphone, me dit que Nicolas est charmant, avec des yeux énormes, et qu'il sourit. Elle le trouve très « *distingué* ». Avec quelle impatience j'attends leur arrivée lundi !

J'avais eu, un peu avant, une bonne conversation avec Gide. Il s'indigne des conditions ridicules du travail de traduction (l'agent littéraire de Thomas Mann demande un pourcentage exagéré pour *Fiorenza*) et espère qu'un texte envoyé par lui à Schlumberger pour la Société Strindberg aura quelque effet.

Dimanche 21 décembre.

J'emène Isabelle en bateau jusqu'à Brissago, où je vais voir la vieille chapelle en dehors du village, vers la frontière. Lac sombre et remuant ; au retour, admirable couleur des crêtes neigeuses sous le soleil couchant. Je lisais, dans le bateau, de beaux poèmes de Mörke ; et imaginais un ensemble de trois nouvelles comprenant : L'innocent (le récit situé à I.) / Les lucioles / Recuerdo. Mais cette dernière, l'écrirai-je jamais ? Elle est ma vie.

Mardi 23.

Il a un peu moins changé que je ne m'y attendais ; mais il a le teint tout lisse, de très grands yeux pleins de curiosité et un air tout à fait gentil ; et en somme, il me plaît beaucoup.

1^{er} janvier 48.

L'année qui vient de s'écouler a été si intéressante et si bonne que je m'amuse à en retracer les principaux faits sans du tout consulter ce cahier — pour voir si ce que retient la mémoire est plus intéressant que le jugement de chaque jour. (Voir : La bonne année.)

Dimanche 4 janvier.

L'amour pur (comme l'amitié pure) n'est pas mêlé de reconnaissance. Mais le corps réclame son dû.

9 janvier.

Déjà, j'ai peine à me rappeler le bébé diaphane qu'on a amené de Neuchâtel. Il a beaucoup grossi, même de visage, et nous ravit par ses sourires. Il a bonne mine, l'air malicieux et gentil. Nous perdons beaucoup de temps autour de lui.

J'ai d'ailleurs commencé, voilà trois jours, le *Journal de Nicolas* ; sur un cahier pareil à celui-ci, et où le hasard fait que j'avais commencé, au lycée, à prendre des notes sur Fénelon. J'aimerais que cela lui fasse aimer *Télémaque*.

15 janvier.

Achévé de taper *Fiorenza*. J'en avais plein le dos. Je voudrais écrire maintenant le récit sur Issoudun, j'y pense sans arrêt, mais ce n'est pas encore mûr. J'ai l'atmosphère, bien sûr, mais manque d'un fil conducteur, sinon celui-ci, en somme : l'expérience (toute intellectuelle) qu'un garçon de quinze ans fait de l'amour.

27 janvier, Neuchâtel.

Nous sommes arrivés ici voilà trois jours, laissant les enfants à la garde d'Andrée. Je pars demain pour Fribourg, Stuttgart et Mayence, où je dois faire ma causerie sur Giraudoux.

Lu ce texte en présence de Gide, qui me donne de fort bons conseils.

Il va beaucoup mieux, fait des projets pour l'Amérique. Il s'est remis à son journal, dont il nous lit quelques pages (l'histoire des « *rosettes* » et, dans un autre cahier, un long passage sur l'idée de vérité). C'est moins, désormais, un vrai journal qu'une suite de méditations, de souvenirs, de courts essais. Il en revient, pour finir, à la forme adoptée par Montaigne.

Un peu plus tard, il nous lit quelques notes prises depuis longtemps pour une conférence ou un article sur Simenon ; puis des lettres échangées avec celui-ci, de très longues lettres où Simenon expose tout le plan de sa vie et explique qu'il commence à peine (il a alors trente-six ans) à

écrire comme il voudrait écrire. Après quoi, nous allons voir, pour rester dans la même atmosphère, *Les Caves du Majestic* [de Richard Pottier, d'après Simenon].

*

Ascona, 8 février.

Revenu ici avant-hier, et bien heureux de revenir, mais déçu de ne pas y trouver C., qui est allée précipitamment à Paris pour liquider la rue Chanoinesse.

*

Je pars le lendemain pour Fribourg ; dîne avec Maria [*Grossmann*], que j'accompagne à une conférence de Klaus Mann sur Gide ; conférence qui commence par un plaidoyer personnel, qui n'apprend pas grand' chose sur l'œuvre de Gide, mais est dite avec aisance et faite avec une grande habileté. Peu de sympathie pour Klaus Mann, bien qu'il me promette de faciliter la publication de *Fiorenza*. Je trouve d'ailleurs à mon retour une lettre de son père sur ce sujet.

Je quitte Fribourg jeudi, m'arrête jusqu'à vendredi matin à Neuchâtel où je trouve Marc Allégret, mais non Richard, entré en clinique le matin (il a subi hier une grave opération). Heureux de revoir Gide en assez bonne forme et tout prêt à s'envoler vers la Floride. Il me lit une longue lettre d'Alexis Léger lui précisant les conditions de sa participation, le 14 avril, à un congrès de la critique, à Baltimore, je crois. Nous venons de recevoir les premières épreuves de *l'Anthologie* ; je me mets au travail difficile de correction.

11 février.

C. et la Petite Dame, arrivées hier matin à Neuchâtel, seront ici demain.

*

Dimanche 29 février.

Terminé hier le second chapitre du récit. Je le lis à C., qui avait déjà lu le premier — et il me paraît que j'ai tort de vouloir inventer ; que n'importe qui aurait pu écrire ce second chapitre (en le lisant, je pensais : on dirait du Thomas), tandis que, dans le premier, je me retrouve seul. Je vais laisser sommeiller un peu. D'ailleurs, je pars dans deux jours pour Paris, accompagnant la Petite Dame et Andrée.

2 mars.

J'étais monté, par cette matinée splendide, sur les hauteurs de rochers, derrière la maison. Étendu sur l'herbe sèche, au sommet d'une roche plus

grande, j'achevais de lire *La Part du Diable* de Rougemont et, suivant son invitation finale, je n'avais pas de peine à plonger mes regards dans le bleu du ciel. Je me disais, je m'amusais à me dire : Il n'est pas vrai que j'ai reçu tout à l'heure les épreuves de l'*Anthologie* poétique, que je vais à Paris demain pour travailler à cette anthologie avec Gide ; il n'est pas vrai que ma femme et mon fils, qui est le petit-fils de Gide, sont à quelques centaines de mètres, dans cette maison où nous avons la chance de vivre, devant un des beaux paysages du monde, devant ce lac encore tapissé de brumes, avec au loin la côte de l'Italie... De quel prix payerai-je ce bonheur ?

Paris, 5 mars.

Arrivé hier matin ; Allégret nous attendait à la gare. Nous avons trouvé Gide assez fatigué ; ses chevilles enflent au moindre effort et son souffle est difficile. Il a vu dans l'après-midi, conduit par Delay, un spécialiste du cœur, qui l'a rassuré ; mais il ne se sent pas plus solide pour autant. Je dîne avec lui et la Petite Dame ; il nous demande de refaire son lit selon ses directives. Il m'inquiète au moment où nous le quittons, il parle avec peine et d'un ton presque plaintif. Mais sa nuit a été assez bonne et il est à peu près bien quand il nous rejoint au petit déjeuner.

Le beau temps me console un peu d'avoir dû quitter Ascona (où arrivait pour deux jours Christiane de Coppet). Dès hier matin, je retrouvais les Tuileries avec émerveillement, et surtout cet air particulier des débuts de printemps.

6 mars.

Longue explication avec Davet, qui me l'avait demandée par lettre. Elle se disculpe assez vraisemblablement, mais ce n'est pas plus agréable pour moi, qui dois attribuer maintenant à quelqu'un en qui j'avais pleine confiance les propos que j'avais crus tenus par elle. Mais passons.

Hier soir, Salle Pleyel, Malraux parlait au nom du R.P.F. Curieux mélange de style bon enfant, conversation courante, et de formules, d'ailleurs belles — un peu trop belles parfois, et frôlant l'excès d'éloquence. C'était moins un exposé de doctrine qu'une reprise des principales idées de la *Psychologie de l'Art*, avec des allusions très actuelles qui portaient à coup sûr ; une façon assez habile de convaincre les intellectuels de ce qu'ils perdraient si l'Europe consentait à se perdre, et de la liberté que leur laisserait par contre le régime que le R.P.F. veut instaurer.

Je déjeune avec Marie Laurencin qui me parle de ses nouvelles fré-

quentations du côté des « mauvais garçons ». Je lui donne à lire le *Diversissement*.

Gide me fait connaître au goûter ce Robert Levesque dont j'entends parler depuis si longtemps ; il est petit et sans doute timide, plutôt sympathique d'ailleurs.

Lundi 8 mars.

Hier, de cinq heures à minuit chez les Jouhandeau. Public habituel du dimanche, [Jean] Pommarès et la masseuse. Cérémonie habituelle du massage de Caria, couchée nue sur le lit gothique, les visiteurs ayant tourné leurs sièges. Nous avons ri énormément. Les deux grands amours actuels de Caria sont Cocteau et Montherlant. (De ce dernier, Marcel me fait lire une lettre bien curieuse à propos de *l'Abjection*, où il a grand soin de faire une différence — sans préciser laquelle — entre ses goûts amoureux et ceux de Jouhandeau.)

Caria parlant de Platon et de Phédon : « *Celui-là*, dit-elle, *c'est un saint !* » (Elle confondait avec Solon.) On parlait de la méchanceté ; je lui dis : « *Hier, j'ai déclaré que vous étiez incapable de méchanceté.* — *C'est*, dit Marcel, *qu'elle ne s'intéresse pas suffisamment aux autres pour cela.* »

Quel curieux personnage, ce Pommarès. Il m'amuse beaucoup. Caria et lui forment un couple du plus haut comique, sous les encouragements de Jouhandeau. Il m'accompagne jusqu'à la porte du Vaneau pour me parler de projets de théâtre.

Ce matin, Gide se sent un peu mieux. Il se réjouit de voir *l'Anthologie* prendre forme.

Mardi.

Travaillé longuement aux corrections.

Hier, quelques instants à la belle exposition Turner de l'Orangerie. Le soir, avec Andrée [Lambert] et Madame Soreph, au Théâtre Marigny, *l'Amphitryon* de Molière, plus satisfaisant aux yeux qu'à l'oreille : on escamote trop ces beaux vers. Pendant l'entr'acte, à la demande de Gide, je vais saluer Barrault. Il a ce masque sculpté du comédien qui me frappait aussi chez Copeau.

Assisté, dans la librairie de Cocteau où j'allais rejoindre Marcel Jouhandeau pour voir l'exposition Montherlant, à la curieuse rencontre de Caria et de Consuelo de Saint-Exupéry, femme redoutable au-delà de tout ce qu'on m'en avait dit. J'imaginai très bien Saint-Ex disparaissant volontairement du monde pour ne plus la rencontrer. Caria elle-même en

était ébahie.

Samedi 13 mars.

Hier, avec Marie Laurencin et sa Suzanne [Moreau], Ballets de Monte-Carlo au Théâtre des Champs-Élysées. Ces gens sont mal costumés, surtout au I^{er} acte de *Gisèle*, mais dansent admirablement. On redonnait *Les Biches*, dont la musique est charmante, avec le décor et les costumes de M. L. Elle n'était pas très satisfaite de ces costumes-ci.

Souvigny, 17 mars.

Dimanche, par un énorme soleil, cavalcade dans les rues du bourg. C'était bien, en somme. La veille, avant de quitter Paris, j'avais déjeuné chez les Herbart, qui se montrent très favorables à l'idée d'une maison pour Gide et nous aux environs de Paris. Élisabeth propose de se mettre en chasse. Pierre Herbart prétend que Gide ne veut surtout pas se sentir « chez lui ».

*

Je reçois de C. des lettres délicieuses de spontanéité. Je relisais hier avec amusement certains passages qui la concernent dans mes cahiers de 1943, alors que je venais de m'installer rue Vaneau ; ceci en particulier, que je lui recopie dans une lettre : « *Il suffit que je sois avec C. pour me sentir pleinement heureux et immunisé contre tout ennui* » (2 juillet 43).

Paris, 22 mars.

Revenu depuis deux jours, mais tellement pris par la correction des épreuves et diverses courses, que pas le temps de rien noter encore du court séjour à Issoudun. Longues causeries avec Romain Guignard, très amaigri, marchant mal et peu, mais d'esprit toujours en éveil. Nous avons parlé de l'*Anthologie*, de Balzac, écouté de la musique (deux *Concertos brandebourgeois* et deux quintettes de Mozart). Je suis entré dans la cour du collège, qui m'a paru bien moins vaste qu'autrefois ; fait aussi une courte promenade, à peine mélancolique, vers la petite maison de la rue des Champs d'amour. Très heureux de ce rapide passage dans la vieille ville, pas très belle, mais où je reconnais tout. La concierge du collège n'a absolument pas changé.

Hier, par le premier et radieux après-midi de printemps, je vais lire un peu dans le beau jardin Rodin (j'achevais de lire le délicieux *Enfant à la balustrade*) ; puis vais voir, au Jeu de Paume, les Impressionnistes nouvellement installés.

Je déjeune avec Marie Laurencin et Georges Poupet. Le soir, avec

Élisabeth, le film tiré de *Ruy Blas* par Cocteau, où de très belles images ; et on ne s'ennuie jamais.

Lundi de Pâques [29 mars], Ascona.

Après deux jours sombres et froids, de nouveau le grand soleil. Je retrouve C. et les enfants déjà dorés, les camélias déjà fanés. J'ai perdu de belles journées, mais suis heureux d'avoir pu terminer avant de quitter Paris la correction du premier jeu d'épreuves. Bypeed me dit qu'il sent son horizon désencombré depuis que cette anthologie est terminée. Il y a un an, ici, il nous en lisait la préface.

6 avril.

Je me remets au récit, abandonné à mon départ pour Paris et dont je supprimerai sans doute le second chapitre. Je voudrais n'y mettre rien d'inventé (par opposition à *Anacharsis*, que j'ai envie de reprendre et où je me donne quartier libre).

Pris des notes pour la causerie sur les chansons, et fait pas mal d'italien.

La semaine dernière, fait la connaissance d'Eschmann, qui veut traduire *La Fugue* en allemand. Tout à l'heure, visite d'un Japonais au sujet du *Journal* 39-42.

Gide m'écrit : « *J'attends impatiemment la possibilité de quitter Paris, où je m'enlise sans plaisir ni profit.* »

Samedi 10 avril.

Hier, les Eschmann sont venus dîner avec nous. Lettres assez mélancoliques de Gide qui languit à Paris, incapable d'aucun travail. Il a renoncé à son essai sur Sainte-Beuve et la critique, qui devait être lu au congrès de Baltimore.

Achévé la lecture de sa correspondance avec Jammes. Quelle vanité chez celui-ci ! Un des motifs de ses nombreuses ruptures de fiançailles était que la jeune fille craignait de ne jamais comprendre son œuvre ! Et l'envoi de ses poèmes, chaque fois « *les plus beaux qu'il ait faits* »... Et ses impatiences pour paraître dans les revues. Comme on comprend mieux, désormais, les pages en apparence trop peu charitables que Gide a publiées sur lui à sa mort !

*

Dimanche 11.

Première promenade en barque de l'année. C. croit être enceinte ; n'était, pour elle, l'ennui d'un nouvel été dans cet état, nous en prendrions

allégrement notre parti.

Mardi 13.

Hier à Lugano où nous passons la journée avec les Heyd. Le soir, je trouve un mot d'Yvonne Davet qui m'envoie une copie de la lettre qu'elle a écrite à Jacqueline. Que j'ai assez de ces histoires !

Mon récit aura pour titre : *Avril, ou l'enfant sage*.

Vendredi 24.

Je commence le second cahier. J'ai lu les trois premiers chapitres aux Heyd, qui sont venus passer deux jours ici ; et j'en suis content. Je n'avais pas vu en l'écrivant que ce texte était souvent drôle, et j'éclatais de rire en le lisant à haute voix.

Heyd propose de le publier avec des illustrations de Laurencin, mais je ne pense pas que cela convienne. Je lui demanderais plutôt d'illustrer les *Contes* de Grimm dont j'aimerais faire la traduction.

Il pleut beaucoup depuis quelques jours, ce qui retarde notre promenade en Italie mais fait avancer mon récit.

Samedi 1^{er} mai.

Trois jours en Italie, à Pallanza, dans la plus petite des Borromées — invités par un ami de Stoisy Sternheim, que nous retrouvons là-bas. Nous n'avons rien vu du pays, continuellement caché par la pluie ; et surtout, je suis arrivé très mal en point, à la suite d'un coup de froid attrapé sur le bateau, qui m'a donné d'horribles crampes dans le ventre et m'a obligé à descendre dès Canobio pour aller m'étendre dans un hôtel. Un médecin est venu, après une interminable attente, me faire une piqûre qui m'a calmé pour quelque temps ; la douleur a repris pendant le trajet de Canobio à Pallanza, dans le bateau qui n'en finissait pas de traverser le lac pour relier tous les villages, et pendant que des Italiens braillaient leurs chansons. La présence de C. m'a empêché de désespérer ; mais, en même temps qu'elle me rassurait, elle me faisait me désoler de lui donner tant d'inquiétudes.

L'arrivée dans la belle demeure de l'île San Giovanni nous a largement récompensés de ces peines. On aurait dit un des mystérieux châteaux du *Wilhelm Meister* ; et, pendant toute la première journée, l'absence du maître augmentait encore cette impression.

5 mai.

J'ai terminé *Avril ou l'enfant sage* ; pas absolument satisfait du dernier chapitre. Je suis curieux d'avoir le sentiment de Gide, que nous

verrons la semaine prochaine, appelés à Paris pour faire connaissance de la maison qu'il vient d'acheter à Lévis-Saint-Nom. Nous partirons vendredi, avec un arrêt de deux jours à Lausanne.

18 mai.

Retour de Paris hier. Lausanne m'a un peu déçu. Ville épuisante, dont je ne garde qu'un seul bon souvenir, celui de la plage où nous avons passé des heures sur le sable, le dimanche matin.

Nous avons fait le trajet de Paris de jour, par un énorme orage ; belle arrivée au long de la Seine, avant d'atteindre Melun.

Gide m'a paru en bien meilleur état. Dès le lendemain, il nous accompagne à Lévis-Saint-Nom, où notre légère déception devant les proportions restreintes de la maison est très largement compensée par la joie que nous donnent le lieu, le jardin, le petit bois — et l'aspect de la maison elle-même. L'idée de nous y installer nous plaît beaucoup. Simplement, elle est en effet trop petite, et Gide se propose de faire ajouter son aile, comprenant une bibliothèque, sa chambre, la chambre de son domestique — il veut un nègre, et on lui en enverra huit à choisir.

Je lui ai lu mon récit. Cela va, même la fin, à laquelle sa tournure d'esprit particulière le porte à trouver une interprétation bizarre ; il voudrait que je rende le baiser plus mystérieux encore, de sorte qu'on puisse croire qu'il a été donné aussi bien par un homme, le maître peut-être... Mais c'est fausser toute ma pensée et je ne marche pas. Je me propose d'ailleurs de faire lire ce récit à Martin du Gard et de le consulter sur ce point. (J'ai vu Martin quelques instants, au moment où Gide venait de lui faire lire les pages sur la religion qu'il a écrites cet hiver à Neuchâtel, et où tous les deux discutaient de l'opportunité de leur publication. Je me suis éclipsé pour aller dîner avec Breitbach.)

Nous sommes sortis deux soirs avec Gide. Une fois au Colisée, où le placeur quand C. lui demande de nous mettre vers le huitième rang, répond avec un sourire : « *Oh, je sais, Monsieur Gide n'aime pas être placé loin* ». Le lendemain à l'A.B.C., où nous allons avec les Herbart. J'ai été déçu par le programme de Piaf, mais toujours aussi bouleversé par sa voix. Il y avait surtout un extraordinaire danseur, vêtu d'un côté en homme et de l'autre en femme, et qui donnait absolument l'illusion d'être deux.

J'ai poussé Gide à transporter son piano à la Mivoie (c'est le nom qu'il propose pour la maison, qui n'en a pas, en souvenir de celle qu'habitaient ses grands-parents) ; il ne renonce pas à se remettre à jouer là-bas, où il

sera sûr de ne déranger personne.

22 mai.

Premier bain, d'ailleurs rapide : l'eau est encore très froide. Mais que le soleil était bon !

Nous partons demain pour l'Allemagne.

J'ai commencé à recopier mon récit ; travail très utile. Chaque fois que je renonce à un mot, à une phrase, j'ai le sentiment d'un progrès.

Tübingen, 26 mai.

Arrivés ici hier, après un arrêt à Berne pour obtenir le visa. Berne nous a beaucoup plus séduits que cet hiver. Passé une nuit à Constance, d'où nous sommes repartis hier matin en bateau pour Meersburg.

Je tenais beaucoup à être à Meersburg ce jour-là, centième anniversaire de la mort d'Annette [*von Droste-Hülshof*]. La cérémonie officielle nous retient peu, mais, pendant que la foule est réunie sur la place pour entendre les discours, nous visitons les trois petites pièces où l'on a mis partout des fleurs et des verdure. La matinée est belle, les fenêtres de la rotonde ouvrent sur le lac et le ciel également bleus. Je trouve enfin un portrait d'Annette et me fais donner l'affiche de la fête. Je pense tout à fait à traduire sa correspondance.

Après le déjeuner, nous allons à la plage — mais trouvons l'établissement saccagé. J'imagine mal que des soldats français n'en soient pas responsables. Une voiture vient nous prendre pour nous conduire à Tübingen, par la route tortueuse que je connais déjà. Accueillis très agréablement par les Eydoux. Je suis heureux qu'ils plaisent à C.

Jeudi 27.

Hier matin, visite de Bebenhausen ; l'après-midi, du vilain Schloss Hohenzollern, dont seule la silhouette est acceptable. C'est pire que Pierrefonds (plus gothique...).

Le soir, après la représentation du *Faiseur*, petit souper avec Dullin et ses acteurs. J'étais assis à côté de l'énorme femme [Simone Jollivet] qui lui sert d'amie et d'égérie, à l'aspect grotesque, mais très intéressante à faire parler sur Balzac. C'est elle qui a adapté *Le Faiseur*, *Jules César*, *Plutus* et qui veut adapter maintenant *La Marâtre*. Nous parlons des personnages de Balzac comme de relations communes.

Couchés à trois heures du matin, nous nous levons à sept pour aller assister à la très curieuse procession de la Fête-Dieu à Rottenberg. Les villages sont entièrement décorés de feuillages, leurs rues parsemées

d'herbe fraîche, les maisons décorées de peintures pieuses et de statues, dont quelques-unes fort belles. À Rottenberg, la musique défile dans ses uniformes de voilà cent ans, tire des salves. La moitié de la ville assiste à la procession. Le clergé n'a pas été long à remettre solidement la main, à quelques kilomètres des pays protestants, sur cette population catholique.

*

Ascona, 2 juin.

Revenus hier, en pleine pluie ; mais temps parfait ce matin, et je regarde sans sympathie l'énorme paquet d'épreuves de l'*Anthologie* arrivé en mon absence.

*

6 juin.

Whity est arrivée voilà deux jours. Nous allons avec elle aujourd'hui à Ronco, par une matinée superbe ; très agréable déjeuner sur la terrasse dominant le lac.

Hier, visite d'Eschmann ; il est intéressé par le *Beau Rôle* et me demande de le lui laisser traduire ; il pense que c'est un livre utile dans notre temps d'excessive démocratie et voudrait le donner à lire à de jeunes Allemands.

J'achève de recopier l'*Enfant sage*.

7 juin.

« *Plaisir qu'il y a dans l'acte matériel de recopier* », lit-on vers la fin de *Bouvard et Pécuchet* que je ne connaissais pas encore et dont les derniers chapitres sont si fastidieux (rachetés pourtant par la dernière image des deux bonshommes copiant interminablement, copiant jusqu'au rapport envoyé par le notaire au préfet, et qui les montre un peu fous).

Un titre, peut-être, pour mon second récit : *Le jour d'Artémis* (c'est Eschmann qui me le suggère).

Excellente journée à la plage. Nous trouvons au retour une lettre de Gide qui me réclame. Je pars pour Paris dans deux jours, au moment où ce pays-ci devient magnifique.

10 juin, Paris.

Arrivé ce matin. Aussitôt accaparé par Gide, en bonne forme, avec qui nous commençons à revoir nos corrections respectives des épreuves de l'*Anthologie*.

Dîné chez Philippe Fontaine avec Nicole Védrens et un couple muet.

14 juin.

Je viens de porter à la NRF les secondes épreuves de l'interminable *Anthologie*.

Vendredi, ballets à Marigny ; un ballet charmant de Derain, et un de Genet, curieux et ennuyeux.

Hier, visite aux Jouhandeau. Caria surgit au moment où Marcel se laissait aller aux confidences. Il me confie la suite des *Chroniques maritales*, par endroits pathétiques.

Ensuite, avec Gide et Philippe Fontaine, au cinéma : *Le Comédien* de Guitry, parfaitement bien mené et fort amusant. Nous devions aller dîner sur les bords de la Marne, mais un gros orage nous ramène rue Vaneau, où Gide corrige les épreuves de *L'Intérêt général*, qu'il s'étonne que personne n'ait encore eu l'idée de jouer. Il est vrai que ce sera la première véritable édition.

La Mivoie, 18 juin.

Arrivé ici voilà deux jours, avec Gide et Marc Allégret qui sont repartis aussitôt. Il y a quelques jours de battement entre divers travaux, et je suis seul avec les gardiens. L'homme entretient le jardin, la femme me fait la cuisine. Le temps n'est pas beau, il y a un grand vent et je m'ennuie un peu.

*

Resté seul, j'ai commencé à lire les *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp, recommandés et prêtés par Gide, et achève *La Difficulté d'être* de Cocteau avec beaucoup d'intérêt et de sympathie. C'est *Mon cœur mis à nu*, mais à l'intention immédiate du public. Il explique un peu trop son œuvre, mais avec des trouvailles délicieuses.

Achévé de lire aussi les épreuves de *L'Intérêt général*, sur quoi Gide me demande de donner mon avis. Je trouve cela moins ennuyeux que puéril, et souscris pleinement à l'exclamation de Jovet quand Gide lui fit lecture de sa pièce : « *Faut-il que vous méprisiez le théâtre !* »

Avant de quitter Paris, fait lecture à Breitbach de *L'Enfant sage*. Tout le côté réaliste était pour lui plaire, outre certains passages où il éclatait de son grand rire. Il m'a fait plusieurs remarques de détail extrêmement justes, m'a pris plusieurs fois en délit d'inattention, et par conséquent d'inexactitude. Il me souhaiterait un style encore plus surveillé, plus rigoureux, moins complaisant. Il me reproche de diminuer la sympathie qu'on a pour mon personnage en faisant trop intervenir les livres dans son développement — mais je lui explique combien c'est nécessaire ici.

Je pense toujours à ce que Gide me disait un jour, me redisait hier à propos de sa pièce : « *Si j'avais écouté mes amis, fût-ce pour Paludes, pour les Nourritures, je n'aurais jamais rien publié.* »

Lundi 21 juin.

*

Ces deux matins, pris le petit déjeuner au Vaneau en compagnie de Jef Last, pour qui j'ai aussitôt la plus vive sympathie. Je me rappelle le jour où, quand nous étions encore au lycée, Thomas m'a parlé de lui, en connaisseur, comme de l'être le plus distrait du monde ; et Last nous disait ce matin qu'il a perdu hier, au congrès pour lequel il est venu à Paris, son étui à lunettes et son stylo. Je me rappelle aussi qu'il a été un de mes premiers lecteurs, ayant trouvé, dans la petite chambre qu'il occupait alors après Thomas, des papiers de moi (qu'est-ce que ça pouvait être ? *Les Amis perdus* ? *les Préludes* ?) que Thomas y avait laissés ; et il se demandait si c'était écrit par un garçon ou une fille.

Gide raconte ceci, qui serait un admirable sujet de nouvelle : un jeune prince Ruspoli est trouvé mort dans sa chambre à Oxford ; la fenêtre est ouverte, mais il y a une violente odeur de gaz : on ne sait pas s'il s'est suicidé. Tout le monde dit combien il semblait heureux et équilibré. Sa mère trouve, à Rome (?), son journal intime, avec la mention : Prière de brûler ce journal sans le lire. Elle a la force de le brûler sans l'avoir lu. Imaginer ses tortures, ensuite, et parfois ses regrets ; elle pense que, dans ce journal, elle aurait eu du moins l'explication de la mort de son fils. Quel beau sujet ! Mais combien difficile ! (Un sujet pour Green ou Henry James. Juillet 57.)

Suit entre nous une assez longue discussion sur les droits des vivants quant aux écrits des morts. Gide et Last estiment qu'on n'a pas le droit de détruire ce qui a été une fois écrit, et que Max Brod a eu raison de ne pas suivre les volontés de Kafka ; ce qui est trop évident en pareil cas, mais la Petite Dame a tout autant raison de protester et d'exiger qu'on suive, après sa mort, les volontés qu'elle aura exprimées. Nous en venons ainsi à parler des œuvres posthumes, en particulier des journaux, et Gide cite plusieurs cas de destruction, totale ou partielle, par exemple pour le journal de Jules Renard ; et c'est pour prévenir une aventure pareille, dit-il (« *malgré la grande confiance que j'ai en C. et en vous* »), qu'il a publié son propre journal de son vivant. À quoi je lui fais remarquer qu'il n'a pas non plus *tout* donné et qu'aussi, question plus importante encore, le fait de savoir qu'un journal sera publié de votre vivant ne vous laisse

plus libre de l'écrire en toute indépendance. L'exemple de Green est frappant.

Il n'y a guère de problème qui m'intéresse davantage. J'y consacrerai volontiers une étude (qui ne serait, peut-être, qu'un fragment d'une étude plus vaste, énorme, sur « *le mensonge en littérature* »), — n'était la nécessité de parler longuement du journal de Gide, ce que j'aurais préféré éviter.

Gide me montre ses volumes de Winckelmann (en traduction). J'en parcours la préface, curieux de voir comment on y parle de la mort de Winckelmann ; et, naturellement, on évite de dire la vérité. Aussi suis-je bien étonné quand Gide me fait lire ensuite les très belles pages que Goethe a consacrées à Winckelmann, de le voir parler si honnêtement, avec tant de compréhension et de sympathie, du culte de W. pour l'amitié (amoureuse) et faire dépendre de là son culte pour la beauté antique. Je dis à Gide que Goethe était d'autant plus préparé à comprendre ces tendances de Winckelmann qu'on les découvre de façon latente chez Goethe lui-même ; je lui cite le dernier chapitre du *Wilhelm Meister*, et surtout les poèmes du *Divan* où, si j'en crois Maximilian Letsch, le « *Schenke* » représente un jeune serveur d'auberge que Goethe aurait connu à Karlsbad.

Gide revient sur ce sujet, ce matin, en présence de Last, et m'apporte lui-même une confirmation nouvelle en me rappelant la lettre du *Voyage en Suisse* où Goethe regarde se baigner les deux frères Stolberg, ses compagnons ; et il y a aussi le passage qu'il a cité lui-même, où Goethe redit à Eckermann l'opinion de Winckelmann sur la beauté comparée du corps masculin et du corps féminin. Tout cela va si bien dans le sens de Gide que je comprends qu'il s'en méfie, mais j'imagine mal qu'il n'en ait jamais été frappé.

22 juin.

Je lui ai dit, tant bien que mal, ce que je pensais de *L'Intérêt général*, c'est-à-dire que je ne trouvais pas cela fameux. Il en a été comme soulagé ; cela l'aurait embarrassé d'entendre une opinion différente de celle de ses autres amis immédiats ; il se sent plus libre pour désavouer cette pièce. Il me dit que ce travail a encombré cinq années de sa vie, pendant lesquelles il ne se sentait pas le droit de commencer autre chose ; et qu'il en a été à peu près de même avec sa *Geneviève*, qui devait être un gros livre où seraient abordés tous les problèmes qui intéressent aujourd'hui la jeunesse — et qui est devenu ce petit livre plutôt médiocre.

« *C'était hier l'été* »... Mais c'est aujourd'hui l'automne, et il faisait si froid ce matin que j'ai allumé du feu dans le salon. Je rentre demain soir à Paris, puis vais passer une semaine à S.

Pendant ce premier séjour ici (séjour assez triste, sans la consolation du beau temps), je n'ai rien fait d'autre que de lire : *La Difficulté d'être*, la *Chronique joyeuse et scandaleuse* de Sachs, *De la paille et du grain* de Paulhan, *Arcane 17* de Breton, *Les Reposantes* de Delay, et surtout le premier volume des *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp.

Souvigny, 27 juin 48.

Vingt-quatrième cahier... Le précédent a fait long feu, s'étendant sur un an et demi. J'écris de moins en moins souvent (et de plus en plus serré). Les faits de ma vie — les rencontres avec Gide mises à part — me paraissent de moins en moins « considérables ».

Quitté Paris jeudi, après d'ultimes (?) corrections de l'*Anthologie*. Gide nous lit, à la Petite Dame et à moi, une lettre de Mauriac répondant à celle par laquelle il l'avait remercié de son article du *Figaro* sur les *Feuillets d'automne* publiés par *La Table Ronde* ; lettre (de Mauriac) plutôt sympathique, chacun d'eux demeurant d'ailleurs sur ses positions.

*

12 juillet, Ascona.

J'aurais voulu noter mes derniers jours à Paris, mais le temps m'a manqué. Quelques points de repère :

Lundi. Je lis, le matin, le journal à Berlin d'un journaliste américain au début de la guerre ; recoupements curieux avec le Gisevius lu à Tübingen. L'après-midi avec Gide chez le notaire et le tailleur, puis à la NRF où Marc Allégret vient nous prendre pour nous emmener dîner rue Lord-Byron. Nous allons voir ensuite, au César, *Les Inconnus dans la maison* [d'Henri Decoin], un des meilleurs films de Raimu ; Gide voulait le voir depuis longtemps, et je l'ai revu avec grand plaisir.

Mardi. Matin, visite aux antiquaires. Breitbach vient déjeuner avec moi rue Vaneau, où je suis seul, et où Gide nous rejoint au moment du café. Gide défend Gallimard contre Breitbach, mais en opposant à des faits des explications d'ordre sentimental. Je confie à Breitbach la *Judenbuche* pour qu'il la propose à *La Table Ronde*. Je l'accompagne jusqu'à l'Opéra, passe à la banque et prends le train pour Versailles. Je vais coucher à la Mivoie.

*

Jeudi. Déjeuner avec Gide chez Madame de Lestrangle, qui m'ac-

compagne ensuite dans une tournée d'antiquaires. Je rentre un instant rue Vaneau pour prendre mon sac et faire mes adieux. Gide me dit : « *J'espère que vous me sentez de plus en plus votre ami et que vous vous sentez de moins en moins mon gendre.* » Il projette de se faire conduire par Marc sur le lac de Garde, où il veut passer l'été à travailler au scénario d'*Isabelle* avec Pierre Herbart, et de passer nous voir à Ascona. Je dîne chez Stoisy avec Herman de C[unsel] (que ses photos me faisaient imaginer plus jeune) ; très agréable soirée, malgré ma fatigue. Je quitte Paris à 22 heures.

J'avais reçu le matin une lettre de Jouhandeau accompagnant le manuscrit de l'*Enfant sage* que je lui avais demandé de lire ; il se montre très pointilleux sur la grammaire, en réponse sans doute aux remarques que je lui avais faites sur son propre *Imposteur* ; les fautes qu'il me signale, et que je soumetts à Gide, n'en sont d'ailleurs pas. Je reçois avant mon départ son *Livre de mon père [et de ma mère]*, orné d'une longue dédicace qui, plus tard, paraîtra bien étrange, où il évoque divers épisodes de la soirée de dimanche.

J'arrive à Locarno avec deux heures d'avance (épisode du portrait de C. par Marie Laurencin à la douane de Bâle). Je trouve la villa déserte, entre par la fenêtre, me change et, en espérant y trouver C., me rends à l'arrêt des cars. Le pur hasard m'y fait rencontrer Julien Green, que j'hésite d'abord à reconnaître, tant sa tenue est peu en rapport avec le lieu et la température.

Je vais à Locarno, m'installe dans un café devant la gare, et vois paraître C. qui traverse nonchalamment la place, accablée sous la chaleur, allant m'attendre à l'arrivée du train. Sa surprise en me voyant venir vers elle, en short, une serviette de bain sous le bras, alors qu'elle attendait un voyageur... Nous allons au Lido d'Ascona, où sont les enfants, tout dorés. Nicou commence à se dresser sur ses jambes, il est toujours joyeux et ravi. C. s'est décidée à annoncer à son père la venue d'Olivier ; Gide était très ému et m'a paru heureux.

Hier, Green et Robert de Saint Jean sont venus prendre le thé. Nous les accompagnons ensuite dans une promenade en voiture par Ronco et Arcegno. Green se montre aussi enthousiaste que cela lui est possible.

Le soir, à Locarno, festival du film ; un grand machin américain en couleurs.

22 juillet.

Il est arrivé avec Marc Allégret voilà deux jours, assez fatigué et

énervé par les ennuis de voiture qui les ont retenus plus d'une journée à Locarno. Nous avons passé la première journée ensemble à Ascona, dîné au Tamaro, et vu le soir un film italien médiocre, *Tombolo*, dont le sujet nous avait attirés. Hier, nous sommes allés les rejoindre à l'ennuyeux hôtel de Locarno où on les avait logés, pour déjeuner avec eux. Gide était reposé et de meilleur visage. Lui parlant d'*Éloges* de St-John Perse, dont je lis quelques vers en attendant le déjeuner, je lui dis : « *Quelle dignité de ton il y a dans ce langage* ». Il va alors chercher un carnet où il venait d'inscrire ces lignes : « *Éloges. Cette sorte de dignité que le langage confère...* » Au moment où nous nous séparons, il dit : « *Quand nous serons à la Mivoie, je tutoierai mon gendre. Nous nous tutoierons...* »

Je reçois ce matin une lettre de Martin du Gard au sujet de *L'Enfant sage*. Il me reproche d'avoir encombré mon récit d'éléments étrangers, de ne pas m'en être tenu à l'analyse du caractère de Vincent — comme si ces éléments n'avaient aucun effet sur la formation même de son caractère au point d'en devenir partie. Je vais essayer de le lui dire dans ma réponse ; mais il est bien difficile de réfuter soi-même des critiques qu'on a sollicitées sans paraître abusivement satisfait de soi.

*

2 août.

Hier, fête nationale. Feux d'artifice, musique, illuminations. Il y avait des feux un peu partout dans les montagnes. Nous avons dîné sur la terrasse décorée de lampions ; Nicolas nous regardait avec grand intérêt. Vers deux heures du matin a éclaté un énorme orage.

J'ai lu à C. la première partie de l'histoire du cirque. Ce n'est pas très fameux, je le sentais à l'ennui que j'éprouvais durant cette lecture. Je ne peux vraiment écrire que des récits subjectifs. Ce sujet-là, même s'il me convient (en pièce de théâtre, peut-être, ou en scénario), ne m'est pas le moins du monde important ou personnel. Je n'écris bien que ce que j'ai longtemps tardé à écrire.

5 août.

Je sens parfaitement quand j'écris une chose que je suis seul à pouvoir écrire ; et je sais que ce n'est pas le cas avec ce récit. Je continue pourtant, comme exercice.

C. me disait hier qu'elle comprenait parfaitement qu'une femme de romancier soit jalouse des héroïnes créées par son mari — lesquelles, pour celui-ci, représentent des aventures souvent bien plus considérables

que des femmes réelles, dans la mesure même où il les rend « idéales ». Cela pourrait faire l'objet d'un curieux récit.

Nous parlions aussi, récemment, de ces *Lucioles* que je finirai bien par écrire un jour ; de ce qui a été (notre première rencontre à Nice, puis la vraie rencontre à Cabris) et de ce qui aurait pu être si j'avais, par exemple, invité C. à m'accompagner aux Saintes-Maries. J'ai pensé un moment à combiner les deux choses, mais je suis trop d'accord avec les lignes de Du Bos que j'ai recopiées au début de ce cahier. La réalité, elle, évidemment, aurait pu être différente.

19 août.

*

Grande, invincible torpeur, encore que la chaleur ne dure jamais deux jours de suite. J'ai ici tout le calme souhaitable (les enfants sont dans le Valais), et ne sais pas en profiter. J'ai abandonné le récit du cirque, et ne me risque pas encore à commencer celui du lycée. La correction des quatrièmes épreuves de l'*Anthologie*, que je relis entièrement, me donne un semblant d'activité. J'ai lu aussi, ces derniers temps, l'énorme livre d'Étiemble, *Peaux de couleuvres*, faisant suite à l'extraordinaire *Enfant de cœur* que je viens de découvrir, et où je trouve une scène absolument parallèle à une des scènes de mon *Enfant sage*.

Ceci aussi m'enlève tout désir de m'attacher à un travail un peu long, que nous partons dans huit jours pour le Valais et Neuchâtel, d'où je gagnerai Paris pour tout un mois. Il est maintenant exclu que nous puissions nous y installer en octobre, et C. devra sans doute accoucher cette fois encore à Neuchâtel.

*

28 août.

Arrivés à Sierre vers 2 heures (après avoir traversé le Centovalli), nous rendons visite à Kassner, à l'Hôtel Bellevue où Rilke a souvent logé. Kassner nous donne un mot pour Mel Frida, l'ancienne bonne de Rilke, maintenant chargée d'entretenir la maison. Montée sous un lourd soleil, un peu découragés d'avance parce que nous apercevons très loin une construction qui ressemble à Muzot. Le vrai Muzot est heureusement plus proche. Le premier accueil de la gouvernante, qui n'a pas lu le mot d'introduction, est étonnamment froid. Je comprends mal qu'elle veuille nous faire faire si hâtivement une visite qui représente tant pour moi. Mais son comportement change quand, nous ayant demandé si nous venons d'Allemagne (nous avons parlé uniquement en allemand), je lui

donne une idée plus exacte de la situation. Elle nous laisse alors visiter plus lentement la maison aux beaux meubles anciens, toute remplie de fleurs. Sur la table du bureau, des roses. Dans ce bureau, il y a assez peu de livres, la plupart de la NRF ; et quelques numéros de *Commerce*. Dans le renforcement de la petite fenêtre, les deux oiseaux de bois dont il parle dans une lettre et sur lesquels il a écrit deux petits poèmes.

J'ai aimé plus que tout l'étroite chambre peinte en bleu pâle avec son balcon de bois brun, et le minuscule oratoire où est accroché un admirable Christ en bois. Au-dessus de la porte donnant sur le palier, la svastika qui intrigua tant Rilke.

Le jardin est demeuré le même, sauf qu'une vigne, rachetée par Reinhardt, le prolonge aujourd'hui, et qu'un coin de pré en rectifie le contour. Les rosiers sont ceux que Rilke a plantés. C. prend des photos (dont une très bonne). Nous rentrons à Sierre par un sentier traversant des villages : c'est le chemin que prenait Rilke pour aller poster son merveilleux courrier.

Goûter avec Kassner aux beaux yeux aigus ; un des derniers Européens. Pascal, Saint-Simon, Baudelaire sont ses grandes étoiles françaises. Souvenirs de Gide, Marcel Drouin, Valéry ; Rilke, naturellement, qui ne semble pas avoir connu un bonheur total dans la solitude de Muzot. « *Il se cognait aux murs* », dit Kassner. Rilke et les femmes. Son besoin absolu de sincérité, par réaction contre sa mère qui était menteuse. Son incapacité d'aimer : « *Ich kann nicht lieben...* »

Son importance actuelle (un peu surfaite peut-être) est due pour beaucoup à sa mort ; on lui voue un culte qu'il n'aurait pas connu, vivant. Hitler avait son buste à Munich. Kassner nous raconte de façon très drôle la visite de Rilke à Tolstoï ; lui-même connaît le russe et considère Dostoïevsky comme le plus grand créateur du XIX^e siècle après Beethoven, mais il ne peut plus lire de russe depuis qu'il a vu comment les soldats soviétiques se comportaient à Vienne.

Il parle avec désolation des villes allemandes détruites, Munich, Dresde, Würzburg, Francfort. Il ne veut pas revoir l'Allemagne. Sa vie à Sierre est extrêmement recluse. Il marche peu, et mal, seulement sur la terrasse de l'hôtel. « *J'ai trop marché dans ma vie*, dit-il. *Il faut payer...* » Il écrit. Une préface pour des lettres de Rilke. Et des souvenirs. Je promets de lui faire envoyer de Paris les *Mémoires d'outre-tombe*.

Dimanche [29].

Dans cette vallée, qui est le lieu de l'Europe où la pluie est le plus rare, il a beaucoup plu cette saison. Cette nuit encore. Ce matin, de grands brouillards montent de la vallée, découvrant et dissimulant tour à tour le vaste paysage. Le chalet est envahi par les gens du dimanche, sans que nous puissions le fuir, tant les prairies sont détrempées (et nous sommes montés en sandales).

On appelle *bis* un ruisseau canalisé coulant suivant un plan à peu près horizontal.

Un *mayen* est le terrain en montagne, avec chalet, où les gens de la vallée montent s'installer au beau temps (de juin à septembre).

« *Charrette* » est le juron le plus courant (exclamation plutôt que juron).

J'imagine ce qu'aurait pu être cette matinée sous le soleil ; et je tombe sur ces mots d'Amiel : « *Ce qui pourrait être me gâte ce qui est* »... Par ailleurs, quel embêtement, ce *Journal* d'Amiel !

Curieux accent, beaucoup plus agréable que le vaudois ; avec des inflexions du midi (Nerval note l'accent marseillais de Genève). Il existe un patois, absolument incompréhensible, fait sans doute des trois langues voisines déformées, et si différent d'un village à l'autre que les gens se comprennent à peine.

Lundi 30.

Hier, énorme promenade de quatre heures, sans arrêt, au long d'un « *bis* », jusqu'à l'un des premiers grands alpages. Vastes troupeaux de vaches brunes aux grosses cloches. De loin, cela forme un concert agréable et étrange ; de près, c'est assourdissant. Et s'il n'y a que deux ou trois vaches, c'est encore pire.

Nous parlions, avec Kassner, de la correspondance de Rilke ; je lui disais que je la tenais pour une partie considérable de l'œuvre de celui-ci et que, me semblait-il, peu importait, au fond, à Rilke le destinataire ; d'où des lettres admirables à des gens qui étaient plus ou moins faits pour les recevoir. Ses correspondants n'étaient le plus souvent que des prétextes. Certains lui étaient inconnus. Kassner cite le cas d'une dame avec laquelle Rilke s'était longtemps entretenu par lettres et qui finit par lui rendre visite, pour son plus grand désenchantement.

Genève, 1^{er} septembre.

Arrivés hier, après un court arrêt à Sion, dans cette ville aux beaux parcs, où le Rhône est vert et transparent. Ce matin, revu Arland, venu

ici pour les *Rencontres internationales*.

Conférence de Cassou sur la situation de l'artiste moderne ; rien que je n'aie déjà pensé plus d'une fois sur l'absence, aujourd'hui, du *métier*, la perte des secrets d'école, la diminution du savoir-faire — du simple travail. C'est le mot de Renoir à Vollard : « *Aujourd'hui, nous avons tous du génie.* » Je comprends mal où Cassou veut en venir. Comment concilier l'autonomie, l'individualisme de l'artiste moderne, et le service d'un État, fût-il parfait ?

Jeu­di 2.

Je retourne avec C. voir les jardins (la Perle du Lac) avant de partir pour Ferney. Brève entrée en France. Nous tournons autour du château sans en voir grand'chose. Rougemont, qui habite en lisière du parc, repart avec nous jusqu'à Genève ; nous regagnons la Suisse par le chemin à travers bois que prenait Voltaire pour fuir vers Genève quand les gendarmes venaient l'arrêter.

*

7 septembre, Ascona.

Trois jours à Neuchâtel. J'allais partir pour Paris, quand une lettre de Gide a changé mes plans. Nous irons le rejoindre sur le lac de Garde, je ne peux rien faire à Paris sans l'avoir vu.

Nous nous arrêtons deux heures à Lucerne pour la très belle exposition du musée de Liechtenstein, vue beaucoup trop hâtivement.

Je reviens ici exactement un an après mon arrivée de l'an dernier, seul, après le même arrêt à Neuchâtel. Mais je ne suis plus seul, et il fait un temps merveilleux.

12 septembre.

De nouveau la pluie ; et nous partons après-demain pour l'Italie.

Je me suis mis voilà trois jours au récit du lycée, qui aura probablement pour titre *Le jour d'Artémis*. J'ai longtemps hésité avant de choisir la forme du récit à la première personne, qui est la plus simple, abandonnant le procédé du « journal » et celui de la narration à la troisième personne, auxquels j'avais successivement pensé.

La Mivoie, 28 (?) sept.

L'automne nous réservait ces belles journées dont l'été s'est montré si avare. La lumière du soleil couchant sur les pelouses est admirable.

Arrivé ici hier, conduit par Jean Grenier (qu'on ne s'attendait pas à voir chauffeur). Il part pour Le Caire, sans enthousiasme ; l'Égypte est

de plus en plus hostile aux étrangers. Nous y arriverons trop tard. Le monde se ferme.

Nous avons quitté Ascona il y aura demain quinze jours, dans la petite voiture verte de Franz [*Pfeifer*]. Le long du lac Majeur, par Pallanza et Stresa, nous avons gagné Milan qui nous a énormément déçus ; ville laide, bruyante, mal dessinée, où pas un endroit où l'on souhaiterait se reposer, pas même face à la cathédrale. Seules, les énormes galeries, le soir, ont quelque charme ; mais je comprends mal Stendhal d'avoir choisi cette ville entre toutes pour s'en déclarer citoyen, et je dirais plus volontiers, comme celui à qui nous demandions notre route pour gagner Pavie : « *Non sono Milanese* ».

Le lendemain matin, court arrêt à la belle chartreuse de Pavie ; c'était mon premier contact avec cet art purement italien des façades en mosaïque de marbre. Puis nous descendons sur Gênes.

Cette ville énorme, prodigieuse, quoique traversée trop vite (nous devons renoncer à y loger), nous a éblouis. Quand j'en ai parlé, quelques jours plus tard, avec Gide, que nous espérions vaguement y atteindre encore et qui en était reparti la veille, il m'a dit : « *Nous y retournerons ensemble.* » Le quartier des ports, si proche de ce qu'était Marseille, les ruelles montantes, et surtout l'énorme rue bordée de palais, tout m'y a paru attirant, exaltant ; et non moins les somptueux quartiers neufs. Mais déjà nous filions au long de la mer, à la recherche d'un gîte. Arrêt pour le déjeuner après un premier bain dans une eau peu sûre. Nous gagnons Rapallo, où nous passons la nuit.

Le grand émerveillement a été, le lendemain matin, quand nous avons longé la côte à la recherche d'une plage ; nous nous sommes baignés, entre Santa Margherita et Portofino, dans une petite anse où venaient s'ancrer peu à peu des bateaux aux hautes voiles. La brève aperçue sur Portofino me laisse un souvenir de rêve. Mais nous devons rejoindre Gênes, où j'ai laissé C. et Franz qui remontaient vers Ascona, pendant qu'un car m'emmenait, par la côte ligure et la Riviera française, jusqu'à Cannes.

Après un bain à Cannes, le lendemain matin, je monte déjeuner avec Gide à Grasse. Nous travaillons tout l'après-midi à l'*Anthologie*, et je crois qu'il est assez épuisé quand Herbart vient me chercher avec « la » voiture pour me monter à Cabris. Je trouve là Élisabeth et la Petite Dame, arrivée la veille du Luxembourg. Le soir, amusante conversation autour de Gide (son avarice et sa prodigalité, que la Petite Dame explique par une mère avare et un père prodigue).

Très heureux de me retrouver à Cabris. Bain rapide dans la piscine glacée. Exactement comme voilà deux ans, pendant que je me sèche, j'aperçois la Petite Dame qui me regarde du haut de la terrasse.

Je revois Gide quelques instants à Grasse. Il me remet une lettre pour Lemerre et le double de la correspondance au sujet du livre Claudel-Gide. Dans la voiture qui nous descend à Cannes, Herbart me parle très favorablement de *l'Enfant sage* que je lui ai donné à lire. Je l'interroge sur sa rencontre avec Jean Genevière en Afrique (à cause du *Jour d'Artémis*).

Rien de particulier à dire sur mon séjour à Paris ; deux films : le film en couleurs de Marc Allégret [*Blanche Fury*], aux très beaux tableaux, et le médiocre film tiré par Cocteau de son *Aigle à deux têtes*.

J'oubliais la visite aux Jouhandeau — mais tout est si traditionnel : l'arrivée du jeune militaire joueur de flûte et les ablutions de Caria... Ses jugements intransigeants, aux bases fragiles. Me voyant lire *L'Âge d'homme* de Leiris, elle dit : « *Oh, moi, je n'aime pas cet art brut !* » Or, rien de moins brut, de plus « cheveux en quatre » que l'écriture de Leiris. Mais j'apprends par Jean Grenier, le lendemain, qu'il a été question d'art brut quelques jours plus tôt, dans une réunion où se trouvait Jouhandeau ; Caria s'est aussitôt emparée de l'expression et l'utilise au hasard.

Souvigny, 6 octobre.

Huit jours ici, beaux et parfaitement employés : jardinage et récit. J'ai relu ce matin, pour ce *Jour d'Artémis*, un certain nombre de lettres de Thomas, et j'y retrouve un camarade si vivifiant, si spontané, si fidèle, que j'ai d'autant plus de peine en apprenant, par Breitbach, qu'il parle de moi d'une façon fort désagréable, au point d'étonner et d'indigner certains qui ne m'aiment pas beaucoup. Je pense un peu à lui écrire pour lui demander s'il préfère mettre fin à une amitié si peu partagée désormais.

Ascona, 25 octobre.

Hier, admirable promenade avec C. et Franz à Lugano, Morcote, Tesserete. C'est la très belle saison du Tessin. Comme en France, les pluies de l'été ont protégé la verdure et les arbres commencent à peine à jaunir.

Terminé *Le Jour d'Artémis*.

Dimanche 31 octobre.

*

Achévé aussi de lire un recueil de textes divers de Valéry ; et là

encore, parmi tant de rectitude et d'intelligence, comme on aime à retrouver soudain le visage de l'homme, son sourire un peu triste, la révélation furtive de son cœur, trop bien dissimulé sous les exercices de la raison ! L'homme Valéry se cachait sous le masque du penseur — et pourtant, dès qu'il se sentait un peu en confiance, c'était l'homme qui se montrait si vite attachant. J'aurais aimé le connaître davantage ; je l'ai vu tout juste trois fois.

Nous avons fait avant le déjeuner, au bord du lac, une longue et belle promenade avec C. et les enfants. Il pleuvait un peu (ce qui donne encore plus de prix à la course en auto de dimanche dernier), mais les arbres, sur les pentes qui dévalent vers l'eau, ont enfin leurs couleurs d'automne et composent un admirable paysage. Nous avons fait, avec les fleurs les plus ordinaires, un bouquet que j'ai ce soir auprès de moi, jaune et mauve, mi-gai mi-triste, à la fois Jour des Morts et Toussaint.

J'écris à Émilienne Milani pour lui demander d'être marraine d'Olivier et Dominique, et à Thomas pour essayer de mettre au net nos rapports.

6 novembre.

Je recopie *Le Jour d'Artémis*, travail un peu fastidieux mais utile. Un mot changé, une phrase supprimée, et le voilà justifié.

Pour le jour où j'écrirai mes mémoires, je retiens ce titre : *Autant qu'il m'en souviennne*.

Je viens de relire le *Malicroix* de Bosco ; c'est un très beau livre, que je trouverais encore plus beau s'il était unique et ne succédait pas à *L'Âne Culotte*, aux divers *Hyacinthe*, c'est-à-dire si les mêmes procédés n'y revenaient pas avec quelque abus : abus du rêve, de la demi-conscience, de l'évanouissement. C'est le livre du silence et de la solitude ; mais que de mots il faut pour évoquer solitude et silence !

Livre reposant, apaisant, enrichissant — et qui me donne presque l'envie de refaire de la critique.

10 novembre.

J'ai reçu hier d'Andrée une lettre désolée, et désolante, au sujet d'André. J'en viens à souhaiter que ce qu'elle désire tant se réalise, et écris, tant bien que mal, dans ce sens à tous les deux.

Le bonheur est certainement réparti avec le plus grand aveuglement sur la terre. Moi qui, d'une façon générale, suis heureux, le mérite bien moins qu'elle. Les Jansénistes sauraient me donner la réponse.

13 novembre.

Hier, belle promenade jusqu'à Ronco avec Eschmann. Il me dit que Klaus Mann raconte des histoires sur C. et moi (que nous troublons les dernières années de Gide par nos exigences...). Cela confirme ce que je pensais du personnage, mais je ne réussis pas à comprendre d'où lui est venue cette envie de nous nuire. L'accueil que nous lui avons fait n'a pas été des plus chaleureux, et il est assez fin pour l'avoir senti ; et Gide a refusé de le voir (indigné par le livre que Klaus Mann lui a consacré) ; et peut-être que, n'osant pas s'en prendre à Gide... Eschmann explique cette attitude par le besoin de bavarder, et surtout de créer des mythes ; et de même qu'il y a le mythe Goethe et ses enfants, de même... Il reste que je prends mal mon parti de la méchanceté ou d'une certaine légèreté de médisance qui est toute voisine.

J'avais reçu, le matin, une lettre de Thomas en réponse à la mienne. Il se disculpe d'une façon que je préfère trouver suffisante. Mais il est bien évident que nos rapports ont changé.

Élisabeth est arrivée hier matin, apportant l'écho de toutes les complications traditionnelles de la famille Vaneau ; mais je l'aime beaucoup malgré ses outrances.

19 novembre.

D'un jour à l'autre, nous attendons Dominique ou Olivier.

*

2 décembre.

Nous attendons toujours.

*

Samedi 4 décembre.

Hier, seul, promenade de dix-huit kilomètres par Losone, Intragna, Cavigliano, Tegna et Ponte-Brollio. À Losone, j'hésitais un peu à entreprendre cette longue route, mais, au coin d'une maison, seul reste visible d'une fresque pieuse, une main me montrait le chemin. À Intragna, St Georges se confond avec Persée : dans le fond du paysage, attachée à un rocher, une Andromède assiste à la mort du dragon. Sur les versants où le soleil ne pénètre plus, les routes sont couvertes de gelée blanche ; on regarde avec envie, avec espoir, le versant ensoleillé où l'on arrivera bientôt ; mais alors, déjà le soleil descend derrière une montagne et l'ombre s'empare de la route.

J'aime ces longues promenades, et ne suis pas sûr de les préférer solitaires, au moins la première fois ; elles me donnent l'envie de les refaire

avec C. Je suis tenté surtout par la sombre vallée de la Maggia où, déjà, le soleil ne pénètre plus. Mais les journées sont d'une pureté extraordinaire ; il n'y a qu'à Marseille où j'ai vu l'automne se prolonger si tard.

Au retour, je m'arrête à Solduno chez les Eschmann ; lui est couché. Je lui parle de son livre sur la Grèce (la plus curieuse époque est celle où s'effectua la fusion des deux religions, où les dieux ont peu à peu cédé devant le christianisme, avec toutes sortes de cultes intermédiaires).

Je parle à Eschmann de mon projet de livre sur Berlin, à quoi il m'encourage beaucoup. Il me pousse à lire Fontane et me parle avec beaucoup d'intelligence de la Prusse, mélange d'influences slaves, juives et françaises (par les huguenots, longtemps très puissants et actifs). Je rapporte un livre sur le Berlin de 1929.

7 décembre.

Excellente promenade avec Élisabeth, ce matin, à Arcegno. Comme C. ne se décide pas encore à accoucher, je commence à écrire l'histoire de Berlin.

17 décembre.

Excellente lettre de Gide à propos du *Jour d'Artémis*. Je n'espérais pas que cela lui plairait autant, et cela m'encourage beaucoup à poursuivre le récit berlinois (qui devient, je crois, une longue histoire, presque un roman). J'ai bien fait de me mettre à l'écrire, il me détourne un peu l'esprit de notre préoccupation constante : la venue d'Olivier.

Dimanche 19 décembre.

C'est Dominique, qui est née ce matin à 4 heures.

26 décembre.

Nous avons ramené C. ici le matin de Noël, par un temps merveilleux. La veille, messe de minuit à Ronco. Nous étions allés à Arcegno, mais le village était désert et l'église fermée. Bruits de cloches dans les villages du lac. La nuit était très pure.

31 décembre 48.

Première — et dernière — neige de l'année.

Je crois que j'ai trente-quatre ans.

4 janvier 1949.

Trois jours de neige, particulièrement dense le dimanche 2 janvier, ce qui rendait plus agréable encore la chaleur de la maison. J'achève la lecture, ou relecture, des *Bosco* de la NRF, en prenant des notes pour une

étude.

10 janvier, Paris.

Curieuses journées de Paris. Après avoir, le matin, entendu le père Jean [*Schlumberger*] défendre l'imagination, la création « *impersonnelle* » (mais cela n'existe pas) contre l'autobiographie, déjeuner avec Gide et passer l'après-midi avec Jouhandeau, qui, eux, n'ont guère fait que se raconter... Je parlais à Jean Schlumberger de cet essai sur l'imagination auquel je pense depuis longtemps, et lui disais que c'était là le biais (les rapports entre l'auteur et l'œuvre) par où la littérature m'intéresse le plus, et que j'aimais entre tout les récits de choses vécues (comme *Acqua Santa* ou son *Enfant qui s'accuse*), où l'on perçoit un ton qui ne s'invente pas. Je voulais lui faire lire les pages de Du Bos que j'ai recopiées au début de ce cahier, mais ne les ai pas retrouvées. Il a, lui, un grand préjugé contre toute forme autobiographique (et me cite en exemple son *Stéphane* où il a tout inventé, sauf le thème général) ; mais précisément, les parties de son œuvre où lui-même se révèle sont celles qui me touchent, qui m'intéressent le plus.

Marcel Jouhandeau est très affecté par diverses attaques : une, voilée, de Mauriac ; une autre, parce qu'il avait laissé le Père Couturier l'inscrire dans le comité pour la chapelle de la Sainte-Baume, d'où la partie communiste, car il y a des communistes dans ce comité, a exigé qu'il se retire. Son travail, par chance, le sauve de trop d'amertume.

Gide en assez bonne forme ; il pense de nouveau à faire agrandir la Mivoie, où je vais cet après-midi avec Élisabeth.

Bonne lettre de Thomas à propos du récit ; il me pousse à le publier sans scrupules.

*

Mardi, Pinacothèque. Sans doute la plus belle collection de Rubens. Le soir, avec Élisabeth, ballets espagnols (Carmen Amaya).

Mercredi, remis les ultimes épreuves de *l'Anthologie*. Il y a deux ans que j'y travaille.

Jeudi, à la radio, interrogé par Amrouche sur mes expériences de l'Allemagne ; cela m'a beaucoup moins embêté qu'à la B.B.C. Visite à Berne Joffroy, à sa librairie ; le soir, avec Gide et les Herbart, *Les Parents terribles*, où Dorziat et Yvonne de Bray sont admirables. Nous dînons ensuite chez Lipp. Gide montre orgueilleusement au maître d'hôtel la photo de Nicou reçue ce matin.

Souvigny, 18 janvier.

Journées assez mélancoliques. Temps sombre, pluvieux ; aucun goût de sortir ; et, faute d'un travail qui me sauve (je remets à mon séjour en mars la suite du récit berlinois), je traîne dans la maison, faisant de petits rangements, et d'humeur plutôt grise. Seule la présence de C. pourrait transformer l'atmosphère. Je pars dans deux jours avec maman, qui se réjouit de venir en Suisse, mais à qui je dois auparavant parler enfin d'Isabelle ; et Andrée ne se risque pas plus à me parler de sa tristesse — il ne lui a pas écrit depuis un mois — que je n'ose l'interroger moi-même... Tout cela n'est pas gai.

Gide était très soucieux de la conversation que j'allais devoir avoir avec ma mère. Sa gentillesse pour moi me confond. Mais son état de fatigue m'inquiète ; il se sent incapable de tout effort, même de celui d'écrire, et parle d'employer un dictaphone ; son attention aussi diminue, il lui arrive de lire trois fois une phrase sans la comprendre ; et, pour lui, toute régression des facultés est d'autant plus pénible qu'il en a une conscience plus aiguë.

« *Der beste Freund wird wahrscheinlich die beste Gatti bekommen, weil die gute Ehe auf der Talent zur Freundschaft beruht.* [Le meilleur ami aura probablement la meilleure épouse car un bon mariage repose sur un talent pour l'amitié.] » (Nietzsche).

19 janvier.

J'entrevois ce que pourrait être le roman berlinois : tentatives peu satisfaisantes avec les deux filles (celle du bar et la Russe) ; le long mari-vaudage avec Ilse, où François s' imagine être amoureux, laisse passer l'occasion — par timidité — puis est jaloux, puis se retire par orgueil blessé ; et le livre se terminant par les journées sur le lac de Nikolassee, le jour de Pentecôte dans la barque, et François méditant sur les mots de la vieille dame : « *Il faut tout connaître...* » qui font écho aux mots de Tante Agnès : « *Il faut tout essayer.* » « *Il n'y avait qu'à s'incliner devant deux autorités si respectables...* » Mais le vent grandit, ils doivent faire force de rames vers la rive ; et, le soir, ils tombent de fatigue.

Et d'ailleurs, les sentiments de François sont encore trop confus pour qu'il en prenne conscience. Il est parfaitement heureux sans se demander pourquoi.

« *François devait se dire plus tard qu'il était passé ce jour-là auprès du bonheur ; mais c'est qu'il n'avait pas encore appris à le reconnaître sous cette forme. D'ailleurs il avait été pleinement heureux sans se de-*

mander pourquoi. »

On a l'âge de ses artères. « *Jusqu'à quel âge est-on capable d'écrire des œuvres de jeunesse ?* » (Reverdy).

Ascona, 24 janvier.

Arrivé hier avec maman. L'explication au sujet d'Isabelle s'est faite aussi bien que je pouvais le souhaiter et, pour elle, la joie d'être ici emporte tout.

La veille de mon départ, une heure chez Marie Laurencin, que je n'avais jamais vue en aussi bonne forme. Je dîne chez les Jouhandeau, ayant invité Caria à m'accompagner aux ballets nègres. Confidences de Marcel, entrecoupées par les entrées de Caria en robe de velours noir cloutée d'or. Marcel file le grand amour avec le jeune clarinettiste ; Caria, qui sent le danger, ne parvient pas à lui donner un nom, mais déclare qu'elle en a assez des mensonges de Marcel, de la vie qu'elle mène à cause de lui, et qu'elle va partir pour six mois. Lui, ose à peine croire à ce bonheur (il me raconte la scène extrêmement violente qui a eu lieu l'autre semaine). Quand, dans le taxi, elle me demande : « *Qu'est-ce que vous croyez qu'il en pense ?* », je réponds, pour la pousser : « *Il n'y croit pas. — Eh bien, il va voir ! Dès que j'aurai mis mes affaires d'argent en ordre, je disparaîs. J'ai besoin de solitude, et je veux écrire. Ce n'est pas une vie, auprès d'un être pareil... Il ment à longueur de jour... — Mais, dis-je, il y a des mensonges qui ne sont rien d'autre que la crainte de faire de la peine. — Mais il ne voit pas qu'il me fait doublement souffrir, parce que je me rends compte de tout.* » Elle, elle l'a trompé une nuit et le lui a dit le lendemain (avec remords et dégoût, me dit Marcel). Jamais je ne l'avais vue aussi violente, aussi émouvante d'ailleurs dans ses outrances.

J'aurais dû penser que des ballets nègres n'étaient pas faits pour lui plaire ; pour elle, tout ce qui vient d'Amérique est dégénéré ; et je dois convenir de ma propre déception. À part quelques danseurs remarquables de beauté, de force, de souplesse, ces danses m'ont paru souvent de l'ordre du music-hall, avec une couleur locale de Châtelet. Katherine Dunham n'est remarquable ni par sa danse ni par sa beauté ; à l'inverse de Carmen Amaya, grande danseuse mais assez mal entourée, la créole doit beaucoup à ses partenaires. Mais le plus gênant est qu'on ne sait à quel pays rattacher ces gens. Antilles, Amérique du Sud, Chicago ? Tout ensemble, sans doute.

2 février.

Savoir si la jalousie renforce ou détruit l'amour ?

« *Il ne faut rien regretter jamais. La ligne de notre vie est une tragique et splendide arabesque que nous traçons avec la pointe de notre âme sur la vitre du temps.* » (Reverdy).

4 février.

Cette phrase de Reverdy, je ne crois pas que je pourrais la transcrire encore. Hier, pendant la promenade avec les Eschmann (par la Valle Maggia jusqu'aux villages de Campo et de Cimalmotto), je crois que j'ai plus souffert que dans toute ma vie. Pour la première fois, je doutais du bonheur.

14 février.

Dernière journée, seul, dans la villa, que nous quittons demain. C. est partie ce matin, avec ma mère et la sienne, conduire les enfants à Sion. Nous rentrerons à Paris par l'Italie et Cabris.

Hier, dernière promenade à Ronco et à Morcotte. Pourquoi faut-il que je ne puisse plus écrire qu'ici j'ai été heureux ?

Paris, 25 février.

Retour par Stresa, Gênes, Cabris — d'où nous sommes rappelés par de mauvaises nouvelles de Gide. Il a eu une attaque le samedi 19, mais s'en est tiré d'une manière qui surprend les médecins. Lui-même n'a pas eu conscience de la gravité de son état.

Lundi, soirée mortelle au *Tati* de Jean Schlumberger et au *Silence de la mer*.

L'admirable route entre Aix et Avignon ; le Luberon.

Paris, 6 mars.

Avant-hier, avec C., visite à Green dans le calme appartement de la rue de Varenne. De ses fenêtres, on voit les jardins de l'ambassade de Russie et des hôtels voisins. J'aime cet endroit, qui convient si bien à celui qui l'occupe. L'homme et le lieu sont à l'image de l'œuvre : paisible, nette, assourdie, avec des recoins que l'on devine mais dont l'accès est fermé.

Cette œuvre, d'ailleurs, je la connais mal. Depuis le temps lointain où, à Souvigny, j'ai lu *Léviathan*, et à Perpignan *Épaves*, le *Journal* mis à part, ai-je lu rien d'autre que le beau *Voyageur* et le médiocre dernier ? Avec un peu de mélancolie, Green s'avise qu'il y a vingt-cinq ans qu'il écrit.

Il nous montre quelques beaux portraits de Bérard. L'article qu'il a écrit à la mort de celui-ci, sans avoir la richesse et l'accent émouvant des pages de Colette sur Marguerite Moréno, touchait pourtant par sa simplicité, sa retenue, l'exactitude du dessin.

En le quittant, nous allons voir *Quelque part en Europe*, très proche du *Chemin de la vie*, qui nous a beaucoup plus secoués qu'*Allemagne, année zéro*. La sécheresse de ce dernier film en fait plutôt un reportage qu'une œuvre d'art.

Souvigny, 18 mars.

Ces trois derniers jours, je n'ai fait que travailler au jardin — et relire Proust, dont j'entreprends la relecture. C'est une œuvre qui imprègne à fond la mémoire ; j'y reconnais tout, en même temps que je me rappelle les circonstances qui ont entouré ma première lecture. C'était au lycée ; je dévorais un tome par jour (je regrette de ne pouvoir reprendre ces forts volumes carrés, bourrés de fautes) ; je cherchais sur la carte les noms des lieux voisins de Combray.

La première partie de *Du côté de chez Swann* est comme l'ouverture d'un opéra ; tous les thèmes futurs y sont déjà en germe : Charlus, Balbec, Vinteuil, Gilberte, Legrandin sont déjà présents, ne fût-ce que par leur nom. Mais je fais plus que retrouver les noms : certaines phrases, je les reconnais comme on reconnaît et retrouve des objets familiers. Et là est sans doute — pour moi du moins — le principal charme de ce premier volume, que le jeune Marcel m'y parle comme un ami. Et presque toujours l'admiration l'emporte sur l'agacement.

Souvigny, 5 avril.

Trois jours à Paris, en passant par Lévis où jamais la maison ne nous avait paru plus dévastée. Il faut refaire la toiture. Mais les rosiers sont en place.

À Paris, deux films impitoyables : l'un polonais, *La Vérité n'a pas de frontières* ; l'autre, la *Manon* de Clouzot, grand film où les héros sont coupés de tout espoir.

Gide, assez bien remis, recommence à trop sortir. Nous avons relu ensemble les lettres de Proust, qu'il veut faire publier par Heyd, lettres souvent très belles, un peu agaçantes parfois par leur excès de gentillesse. Je lis aussi celles de Maurice Sachs à Gide, où les sentiments de reconnaissance, d'admiration du premier pour le second sont si poussés que leur publication en devient difficile. Pourtant, quel bel accompagnement à certaines pages du *Sabbat*.

*

Dimanche des Rameaux [10 avril].

Hier, visite à Genevoix. Il a beaucoup maigri, a coupé sa moustache ; j'ai trouvé qu'il ressemblait à Pierre Blanchar. Qu'on a de peine à l'imaginer à l'Académie ! Il me dit que celle-ci déplore de ne pouvoir accueillir Gide : « *Il n'y a aucune raison qu'il n'en soit pas. Claudel y est bien... — Voilà, dis-je, une bonne raison pour que Gide n'en soit pas. Et vous ne lui ferez jamais endosser un uniforme.* » Je n'étais pas revenu aux Vernelles depuis le début de 1940, à la veille de quitter Orléans pour Saint-Cyr. C'était un jour de neige. Hier, admirable lumière sur Jargeau.

Dimanche 1^{er} mai.

Revenus ici (Souvigny) hier, après huit jours en Suisse — quatre à Sion, quatre à Neuchâtel —, un court arrêt à Paris (conférence de Sartre, Ballets des Champs-Élysées — on donnait les quatre ballets décorés par Bérard — et dîner rue Vaneau avec les Camus), et deux jours à la Mivoie, où nous avons campé dans la chambre d'amis par un temps froid. On doit refaire le toit ; mais déjà la future installation se dessine.

Gide, à Nice, vient d'avoir une très forte crise hépatique, dont il semble se remettre ; mais la faiblesse du cœur laisse toujours craindre qu'il ne résiste pas.

Je recopie les quelques notes prises en cours de route :

Dimanche de Pâques, Sion. Arrivés hier matin, après un voyage long et pénible ; mais quelle récompense de retrouver les enfants ! Ce matin, C. est allée les rejoindre, pendant que j'assiste, dans la cathédrale, à la très belle messe de Pâques. Pour la première fois depuis longtemps, encore qu'à ma manière, j'y ai vraiment prié. Je monte ensuite jusqu'à la colline de Valère, où j'écris ceci, en plein soleil, adossé à un rocher, devant la petite chapelle de Tous les Saints. Admirable paysage de collines grises couvertes de vignes, avec les montagnes au loin ; et tout le Valais est en fleurs. J'aime cette petite ville, immuable comme tout le pays, très propre, mais avec des aspects de ville du Sud.

*

Le reste du temps, promenades avec les enfants. Nicolas n'a fait aucun progrès pour parler ou même marcher, mais est devenu extrêmement têtue.

Montée en car à Savièze, où une très belle église. Visite de Valère et du musée. Je monte ensuite, seul, jusqu'au château de Tourbillon, où je somnole au vent et au soleil. Bons repas locaux.

Les journées de Neuchâtel ont été exceptionnellement réussies. Aucun des Heyd n'était malade, et nous avons passé de bonnes heures au bord du lac, dans leur chalet.

Souvigny, 11 mai.

Assez bien travaillé à l'*Histoire de Pénélope*, nouvelle version (je garde provisoirement ce titre). Mais mal fichu depuis deux jours, et sans entrain pour regagner Paris demain.

Continué à lire les lettres de Voltaire pendant son séjour en Prusse, et commencé à lire *Der junge Shakespeare* [d'Alfred Günther] ; lectures françaises : *Les Amandes d'Aix* d'Armand Lunel, *La Cendre* de Marc Bernard, *Le Vin de Paris* de Marcel Aymé. Celui-ci, dont je ne connaissais à peu près rien, m'épate par sa verve imaginative que sert un très bon style.

Paris, 18 mai.

Depuis six jours à Paris. Visites à Marianne Clouzot et à Marie Laurencin, qui veut faire mon portrait, cette fois à l'huile ; visite à Barrault pour le Kleist. Pendant tout l'entretien, il tortille sa mèche en se regardant dans la glace.

Les nouvelles de Gide sont moins bonnes ; infection d'ordre biliaire. On pense à faire venir un spécialiste de Paris. Longs discours d'Yvonne Davet pour m'assurer qu'ils se sont quittés dans les meilleurs termes. Je la dissuade de partir pour Nice.

C. est à Sion, d'où elle gagnera Nice et Cabris.

Dimanche 22 mai, rue Vaneau.

Passe la journée ici, où je suis absolument seul (comme cela m'arrivait voilà six ans), rangeant des livres et des papiers couverts d'une poussière noire. Je traîne depuis quinze jours un rhume intermittent, que je croyais fini mais qui a repris voilà deux jours dans ce petit théâtre de la rue de la Faisanderie où l'on donne *Candaule* et où j'avais entraîné Caria.

J'avais eu une curieuse idée de redonner signe de vie, après des semaines de silence. Je trouve, en arrivant, une Caria en grande tenue, chapeauté — tragique, qui m'entraîne aussitôt sans me laisser voir Marcel, déjà couché, à qui elle n'a rien dit de mon invitation. En cours de route, elle me raconte l'histoire la plus récente avec un jeune professeur de philosophie ; elle dit avoir des preuves de la main de Marcel, que d'ailleurs elle a fait suivre. Elle projette une scène vengeresse, sans craindre aucun scandale ; et pourtant « *je ne veux pas que cela rejailisse*

sur ma famille, car on est des gens propres, chez moi... » Elle se dit écœurée par les mensonges de Marcel et par toutes ses histoires. « *Il ne voit pas qu'on se moque de lui, que c'est uniquement pour le faire casquer ! Avec sa tête ! Heureusement que j'ai mis à l'abri l'argent de la communauté !* » (Dont les deux millions de la maison de Guéret.)

*

Lundi 23.

Très bonne lettre de Gide, et nouvelles assez rassurantes par le D^r Caroli qui l'a examiné hier et me parle longuement de son moral merveilleux, dont le *Journal* donne une idée si peu exacte.

Enfin entre les mains les premiers exemplaires de *l'Anthologie*, qui me semble tout à fait satisfaisante.

Dimanche 5 juin, Pentecôte.

Classé les lettres de Rilke à Gide, fort intéressantes, un peu irritantes parfois.

Courte promenade dans le jardin du Musée Rodin. J'aimerais savoir dans quelle chambre habitait Rilke.

Samedi 2 juillet, Genève.

Dernier de huit jours en Suisse pour en ramener les enfants. Seul ici aujourd'hui, pour diverses courses et revoir les illustrations destinées à *La Symphonie pastorale* que va publier le très gentil Pezzotti, avec lequel nous sommes venus de Paris en voiture.

*

La Mivoie, dimanche 17 juillet.

Depuis des semaines, on attendait la pluie ; les pelouses, les jardins, les fleurs dépérissaient ; moins toutefois ici qu'à Souvigny, où la sécheresse était désespérante. La pluie arrive enfin, courte, mais droite et drue, suffisante pour tout ranimer.

Nous sommes installés depuis quinze jours dans la maison où les peintres travaillent encore. C'est la période où la moindre trace de doigts sur une porte fait figure de catastrophe. Tout va se roder peu à peu, la façade et les tuiles trop neuves se patiner, la vie s'installer avec sa lente usure. Les enfants y contribueront beaucoup, Nicolas en particulier, qui entre dans l'année terrible où chaque geste est au détriment d'un objet. Il est au bord de la parole, mais lui préfère encore le geste ; passionné par toute mécanique, tout ce qui bouge, autos et chats ; très dur de tête, et beaucoup moins doux qu'on n'aurait cru. Dominique est une grosse boule prompte au sourire.

*

19 juillet.

Hier près des Andelys, par Houdan et Pacy-sur-Eure, et par de grosses pluies, pour chercher un jeune cocker au poil roux sombre, auquel nous avons donné le nom de Faff, comme Isabelle appelait le vieux filet à provisions qu'elle considérait comme son chien. Retour par Vernon et la belle route au bord de la Seine. La « *petite ville* » d'Anatole France est en ruines.

Dimanche 31 juillet.

Il manque encore beaucoup de choses, les peintres doivent revenir pour les petites pièces du haut, le tapissier pour les rideaux de ma pièce et les fauteuils du salon, mais tout ce que nous avons éparé est enfin réuni, les meubles de la salle à manger, mon lit de bambou, le canapé de rotin, la vaisselle... La maison, touche par touche, prend son aspect, se rapproche peu à peu de l'image que nous nous sommes faite d'elle. Et déjà nous n'avons qu'une idée : descendre vers le midi, vers Aix où nous avons raté le festival, mais surtout Lourmarin, où Bosco nous attend.

Cet après-midi, nous allons chercher les Grenier à Fontenay.

Lundi 1^{er} août.

Grenier a connu Bosco à Naples, où tous deux étaient pensionnaires de l'Institut Français, il y a environ vingt-cinq ans. Le père de Bosco, très muet, était autrefois chanteur ; sa mère, très bavarde, racontait d'in-vraisemblables histoires. C'est d'elle que Bosco tient son imagination.

Il n'a commencé à écrire qu'à trente-cinq ans ; a commencé par apprendre le chant en Avignon, puis a été maître d'internat, puis professeur en divers endroits ; pendant la guerre, à Salonique où il a rencontré Laurent Vibert, le futur restaurateur de Lourmarin.

À la mort de celui-ci, Bosco ne figurait pas au nombre des dix membres du comité de gestion ; mais le cours des choses a fait qu'il est aujourd'hui le seul administrateur de la fondation. Très actif, très bon homme d'affaires, et se plaisant en compagnie, il semble que le thème de la solitude qui domine toute son œuvre soit plutôt l'expression d'une nostalgie que la transposition d'une expérience profonde. Un peu victime, estime Grenier, de sa puissance d'imagination. Il écrit vite et beaucoup. D'autant plus surprenant et remarquable qu'il écrive bien.

L'Âne Culotte, c'est l'histoire qu'il inventait pour ses élèves de quatrième au lycée de Rabat.

Cabris, 14 août.

Partis de Paris le jeudi 4 août, par Auxerre (arrêt pour la cathédrale), Vézelay, la jolie église de St-Père-sous-Vézelay ; couché à Autun, une des laides villes de France.

Vendredi 5. En évitant Le Creusot, à Cluny, où quelques restes du transept donnent une belle idée de la grandeur de la basilique. Déjeuné au petit café du Milly de Lamartine. Par Châlon, nous gagnons Vienne pour la nuit.

Samedi 6. La grand'route. Valence, Montélimar, Orange. Déjeuné à Carpentras. À L'Isle-sur-Sorgue pour saluer Francine Camus ; puis Vaucluse, un peu abîmé par les papiers sales et les usines, mais où la place est très belle ; admirable clarté des eaux bleues ; nous prenons un court bain glacé. Par le mystérieux Bonnieux, nous franchissons le Luberon. Descente sur Lourmarin. Aucune envie de décrire ici le fameux château, que Bosco nous fait visiter en tous sens. Il montre, aux quatre coins du paysage, les lieux de plusieurs de ses livres et, derrière une petite colline proche du château, le départ du chemin que suivait l'Âne Culotte.

Nous dînons et couchons à Lourmarin.

Dimanche 7. Nous échappons à l'énorme chaleur dans une des salles du château, où Bosco nous rejoint. J'aime son parler, sa verve, ses histoires. Nous déjeunons avec sa femme et lui, servis par un Arabe parfait, dans le « *bastidon* » un peu trop exquis où ils se retirent à l'écart de l'énorme château. Repos, l'après-midi, dans une tour sombre et fraîche, avant de gagner Aix pour la nuit.

Lundi 8. Jean-Marie C[ouissinier] et sa sœur nous rejoignent à Aix et nous emmènent déjeuner au Montaignet. Après un essai de visite du Jas-du-Bouffant, nous gagnons enfin la mer. Toulon, Hyères — à Saint-Clair, où C. me montre les diverses maisons qu'elle a habitées, nous sommes contraints de passer la nuit sur la plage. Nous prenons notre premier bain au coucher du soleil, dans une lumière sortie des tableaux de Cross ou de Théo.

Mardi 9. Aux Palmeraies, qui me rappellent aussitôt Porquerolle et le Levant. Nous rêvons d'y revenir.

Mercredi 10. Arrêt à Saint-Tropez, qui se reconstruit et a déjà retrouvé sa garde de luxueux bateaux. Arrivons vers 2 heures à Juan, dans l'affreuse villa où Gide s'est installé. Suées, fourmis, moustiques. Je retrouve Gide très amaigri et certainement affaibli par cet infâme climat. Stoppé dans son travail autour des *Caves* : des oppositions se découvrent.

Le soir, vaine tentative de cinéma à Antibes.

Jeudi 11. Matinée avec Gide. Il se plaint avec humour de son isolement. Bain dans l'eau sale de la grande plage, parmi un peuple généralement affreux. Nous avons hâte de gagner les fraîcheurs de Cabris.

Vendredi 12. Très belle promenade par Saint-Vallier, Andon, Caille, Thorenc, Gréolières, Gourdon et Grasse.

Samedi 13. Cabris. Je lis *Le Fanal bleu* de Colette, un peu agacé par le travail excessif, la surcharge de la phrase. Elle ne se dépouille pas en vieillissant.

Au retour d'une promenade à notre bergerie, nous trouvons Gide et Martin du Gard venus en notre absence, et que nous voyons quelques instants seulement sur le bord de la route. J'ai le plus grand plaisir à revoir Martin, et serais heureux de le retrouver demain à Juan, où nous redescendons avant de regagner, avec quelques arrêts, Paris et Lévis.

Aix-en-Provence, 19 août.

Trois jours à Juan. Bonnes conversations avec Martin du Gard, dont la présence fait grand bien à Gide. Le dernier soir, celui-ci raconte le curieux cas de coïncidence dont il a été l'objet, le jour qu'il pensait à se suicider (mais il en parle déjà dans son journal), et l'histoire de l'Homme à Cuverville (qu'on trouve racontée d'une manière un peu confuse dans le journal de Green).

*

Samedi [20], Aix.

Très belle promenade aux gorges du Verdon, après avoir traversé les déserts fantastiques du plateau de Canjuers. Nous revenons par Moustiers-Sainte-Marie, Riez et les bords de la Durance. Arrêt au château d'Allemagne, belle demeure Renaissance malheureusement transformée en colonie d'enfants ; ni le château ni les enfants ne s'en trouvent bien.

Genève, 23 août.

Île du Rhône, où se dresse la statue de Jean-Jacques. Partis d'Aix dimanche matin par Manosque, Sisteron, le col de la Croix-Haute et Vizille, que la cohue des visiteurs nous dissuade de visiter ; arrêt pour la nuit à Chambéry, dont C. avait gardé un bon souvenir et qui nous déçoit tous les deux. Pourtant, aux Charmettes, où nous montons vers la fin de la journée, la simplicité plus que rustique des pièces, avec les ornements en trompe-l'œil, les boiseries paysannes, la vue sur le petit jardin et les montagnes, nous séduisent profondément.

Lundi, Aix-les-Bains, Annecy, Talloire (où C. est née en 23). En

barque sur le beau lac, puis déjeuner sous les arbres dans un restaurant parfait. La propreté de ces lieux est déjà suisse ; mais combien nous goûtons la chambre aux linges impeccables, après la médiocrité des hôtels français dits bons hôtels dans lesquels nous avons couché.

Temps couvert, vent, pelouses desséchées ; la Provence seule nous a montré des coins encore verts. Les Landes sont en flammes. L'absence d'eau devient désastreuse.

*

22 septembre.

Dernier jour de l'été, pluvieux, humide — si humide que la maison ruisselle, que C. est déjà enrhumée, plus ou moins les enfants, qu'il faut penser à chauffer, et que j'allume dans ma pièce un premier feu.

Thomas est venu hier et a passé la nuit. Heureux de le retrouver tel qu'autrefois. Il a des projets de traduction de Nietzsche pour la Pléiade, mais ne rêve que de retourner en Corse, qui l'a séduit comme moi. Il nous lit, dans la soirée, quelques-unes des *Vies imaginaires* de Marcel Schwob ; lit et emporte pour le faire lire à Paulhan mon *Enfant sage*.

25 septembre, dimanche.

La maison était si humide que nous avons commencé à chauffer. Belle journée de nouveau.

Je lis à C. des poèmes des *Amis inconnus* ; ceux que j'ai aimés et sus autrefois me paraissent, aujourd'hui encore, les plus beaux.

J'arrive au chapitre 7 du roman (car cela finit par être un roman) et m'arrête un peu, encore incertain de la fin à lui donner.

Pourquoi ne pas former un volume avec *Avril*, *Le Jour d'Artémis* et les *Vacances* ?

*

(La fin de ces extraits du Journal de Jean Lambert au prochain numéro.)